

Introduction

John Stuart Mill et Harriet Taylor : destins croisés

Né à Londres le 20 mai 1806, John Stuart Mill (1806-1873) reçoit une éducation expérimentale tout à fait inhabituelle pour l'époque. Selon le souhait de son père, le philosophe et historien James Mill¹, et sur les conseils prodigués par de proches amis, les penseurs réformistes Jeremy Bentham² et Francis Place³, l'enfance du jeune Mill est solitaire, consacrée à des études très approfondies qui doivent faire de lui un esprit supérieur capable de devenir le digne successeur des premiers utilitaristes. De fait, John Stuart Mill est effectivement un jeune prodige : à l'âge de quatorze ans, il a déjà lu les œuvres de nombreux philosophes, dont Aristote, Platon, Hobbes et Adam Smith, connaît le grec et le latin, a étudié les mathématiques, la logique, l'histoire. Le projet paternel est couronné de succès, du moins dans un premier temps, puisque le jeune homme s'avère effectivement un utilitariste convaincu : dès 1822, il fonde un groupe de discussions philosophiques et politiques, la Utilitarian Society. Ainsi, comme l'affirme l'économiste Lionel Robbins,

L'aspect le plus frappant de l'extraordinaire précocité de Mill était probablement sa capacité de comprendre et de formuler des idées abstraites ayant trait à l'économie ainsi qu'à certains domaines philosophiques et scientifiques lorsqu'il avait entre douze et quinze ans. Beaucoup d'enfants doués ont une mémoire remarquable, un talent surprenant pour les langues étrangères et,

1. James Mill (1773-1836), auteur notamment de *History of British India* (1818) et d'une série d'essais dont *Essay on Government* (1828).
2. Philosophe majeur du début du XIX^e siècle, Jeremy Bentham (1748-1832) est notamment connu pour ses écrits sur l'utilitarisme et sa conception d'une prison idéale, le panopticon.
3. Auteur de *Illustrations and Proofs of the Principles of Population* (1822), Francis Place (1771-1854) s'illustre notamment dans sa campagne pour le contrôle des naissances et son soutien au syndicalisme ouvrier.

surtout, font des prouesses en mathématiques. Mill possédait toutes ces qualités mais aussi une maturité incroyable, comme en témoignaient ses divers débats avec son père et d'autres, ses études auto-dirigées, ses commentaires concernant ses études classiques et enfin l'écrit principal dont nous disposons encore et qui témoigne de cette époque, le « traité de logique », rédigé en France. De plus, et sans trop s'attarder sur cette question, à moins de vingt ans, Mill réussit l'exploit de diriger la publication du *Rationale of Judicial Evidence* [...] de Bentham.⁴

L'enfance de Mill est une période célèbre de sa vie qui fait l'objet de nombreux commentaires qui font moins l'éloge de la réussite de l'entreprise sur le plan intellectuel que la critique d'une enfance volée : Isaiah Berlin parle d'un « succès consternant »⁵, McClelland écrit qu'on ne saurait dire si l'auteur eut de la chance d'être le fils aîné de James Mill⁶ et de recevoir, par conséquent, une telle attention. Son père préside toujours à sa destinée lorsqu'il use de son influence à la Compagnie des Indes orientales (East India Company) pour lui obtenir un poste : Mill commence alors une carrière qui dure trente-cinq ans pour s'interrompre lorsque la compagnie à charte fondée en 1600 finit par se voir retirer toutes ses attributions en 1858. Il occupe des postes de plus en plus élevés dans le service de la Correspondance indienne (Indian Correspondence), où l'on rédige tous les documents officiels qui encadrent la gestion des affaires indiennes avant de les soumettre à l'approbation du conseil d'administration et de les envoyer au gouverneur général des Indes. Il est nommé à la direction du service et occupe le même poste que son père peu de temps avant son départ. Toutefois, Mill prend assez rapidement ses distances avec son père, notamment à la suite de ce qu'il semble convenir d'appeler une dépression nerveuse en 1826, que lui-même attribue d'ailleurs, dans son *Autobiography* (« Autobiographie »), à son enfance très particulière, du moins à son éducation, sans pour autant nier le bénéfice de celle-ci. À vingt ans cependant, sa crise psychique se double d'une crise intellectuelle qui le pousse à explorer d'autres courants philosophiques que celui dans lequel il a grandi. Dès lors, la singularité de la pensée de Mill s'affirme, pour se caractériser comme une remarquable synthèse de courants de pensée

4. L. Robbins, « Introduction », *The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. I – Autobiography and Literary Essays*, p. 11.
5. I. Berlin, cité par R. Reeves, *John Stuart Mill : Victorian Firebrand*, p. 12.
6. J.S. McClelland, *A History of Western Political Thought*, p. 451.

apparemment contradictoires, s'inspirant des romantiques allemands, de Samuel Coleridge et Thomas Carlyle, de divers Français comme Alexis de Tocqueville, Auguste Comte, Saint-Simon, et aussi des problématiques politiques de son époque auxquelles il s'intéresse, ne serait-ce que parce qu'il s'y trouve confronté à la Compagnie des Indes, au fur et à mesure de l'évolution de sa carrière.

C'est aussi à la suite de cette rupture avec un utilitarisme intransigeant que Mill semble chercher à fréquenter de nouveaux cercles et qu'à l'occasion d'un dîner il passe une soirée de l'été 1830 en compagnie d'éminents représentants de la secte des unitariens⁷. Or, ce soir-là, son hôtesse n'est autre que Harriet Taylor, née Hardy. La jeune femme n'a que vingt-trois ans lors de cette première rencontre, mais elle est déjà mère de deux enfants, enceinte de sa fille et mariée à John Taylor, un pharmacien de vingt et un ans son aîné. À l'époque, la situation du couple Taylor n'est aucunement inhabituelle, en revanche la passion que John Stuart Mill et Harriet Taylor conçoivent dès lors l'un pour l'autre, et surtout la relation profonde (dont on ne connaît pas la nature exacte) qui s'établit immédiatement et dure toute une vie, est tout à fait remarquable.

John Stuart Mill et Harriet Taylor s'écrivent quasi quotidiennement et, après son travail, John Stuart Mill rend visite à Harriet Taylor plusieurs fois par semaine. L'époux légitime fait, quant à lui, preuve d'une rare tolérance : il passe ses soirées dans son club et ne s'oppose pas aux fréquentations de sa femme. En 1833, elle s'installe toutefois dans une résidence séparée et ne vivra plus avec son époux, sauf pendant les derniers mois de la vie de celui-ci où elle prend soin de lui. Dans l'ensemble, John Taylor n'exige qu'une certaine discrétion de son épouse : il s'oppose, par exemple, à la publication de la dédicace de *Principles of Political Economy* (« Principes d'économie politique ») de John Stuart Mill à Harriet Taylor. Mais il reste qu'il s'agit là d'une conduite considérée comme scandaleuse. Par manque de sources, il est difficile de se prononcer sur les circonstances personnelles qui poussent, dans cette première moitié du siècle, d'une part une jeune femme à risquer sa réputation, d'autre part un pharmacien réputé à ne pas interdire à son épouse de fréquenter un autre homme. Jo Ellen Jacobs a avancé l'hypothèse

7. Partisans d'un christianisme particulièrement éclairé qui fait une grande place à la raison et à la philosophie de même qu'aux femmes. On trouve d'ailleurs beaucoup d'unitariens parmi les premiers défenseurs de la cause féminine, Mary Wollstonecraft (1759-1797) étant certainement la plus connue.

selon laquelle John Taylor aurait transmis la syphilis à Harriet Taylor, ce qui permet d'expliquer à la fois l'attitude conciliante du mari coupable, l'amertume d'Harriet Taylor et la prétendue abstinence des futurs époux⁸.

Il ne s'agit cependant que de spéculations : pour s'en tenir aux certitudes, on ne peut que se contenter de signaler le fait que Harriet Taylor appartient, elle aussi, à un milieu très progressiste, notamment en matière de la place accordée aux femmes, ce qui permet probablement d'expliquer à la fois l'attitude tolérante qu'adopte John Taylor et la liberté dont Harriet Taylor fait preuve. Chez les unitariens, une femme peut prétendre à l'exercice de son intellect, être invitée à publier des articles dans le journal de la secte, *The Monthly Repository*, lequel ne se contente pas d'être un simple organe de presse consacré à la diffusion d'un credo religieux et destiné aux seuls adeptes, mais devient, sous la direction de William Johnson Fox⁹, une voix radicale¹⁰ bénéficiant d'un certain écho¹¹. Si l'on ajoute à cela les écrits conservés de la jeune Harriet Taylor, particulièrement ceux qui dénoncent l'institution du mariage (voir dans l'anthologie « Du mariage [2] »), on est tenté, en outre, de supposer que la réflexion sur la condition des femmes a été un facteur de rapprochement avec le jeune Mill dont l'esprit d'ouverture en la matière n'était pas typique de son époque. Il est, en tout cas, certain que la relation se fonde sur une proximité intellectuelle, le radicalisme philosophique¹² de Mill étant politiquement assez proche des idées répandues dans les cercles unitariens, et sur un échange soutenu, rythmé par les travaux de John Stuart Mill qui est un auteur prolifique, dont l'œuvre, trop importante pour être citée ici, marque son époque et dont certains écrits, notamment *On Liberty* (« De la liberté ») et *Utili-*

8. J.E. Jacobs, *The Voice of Harriet Taylor Mill*.

9. William Johnson (1786-1864), rédacteur en chef du *Monthly Repository* à partir de 1827 et député libéral.

10. Dans le contexte britannique ce terme (« radical ») fait écho à une tradition politique contestataire et progressiste, en faveur de réformes constitutionnelles, élargissement du droit de vote. etc.

11. À ce sujet on peut lire l'article de N. Davie « William Johnson Fox et “la religion des femmes” », *Ces hommes qui épousèrent la cause des femmes. Dix pionniers britanniques*, M. Monacelli et M. Prum éd., p. 81-96.

12. Les « Philosophic Radicals » auxquels appartient Mill veulent contribuer à un renouvellement politique dans le sens du radicalisme, ils rejettent l'alignement du paysage politique selon les classes sociales, renvoyant dos à dos les whigs et les tories à cet égard. Ils s'inspirent de l'utilitarisme de Bentham et s'expriment dans leur organe de presse : la *Westminster Review*.

tarianism (« L'utilitarisme »), deviendront des classiques. Aujourd'hui encore, de nombreuses œuvres de Mill figurent au panthéon de la théorie politique anglo-saxonne, aux côtés d'un Locke ou d'un Hobbes¹³. En 2009, la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* le décrit comme « le philosophe de langue anglaise le plus influent du XIX^e siècle »¹⁴. La question de l'égalité des sexes n'est donc que l'un des nombreux aspects de la philosophie de Mill, dans laquelle elle s'intègre d'ailleurs parfaitement.

La participation de Harriet Taylor à l'œuvre de John Stuart Mill

Si l'on ne peut dissocier les enjeux de la pensée féministe millienne du reste de l'œuvre, on ne peut pas plus prétendre que la notoriété de l'auteur n'influe pas sur la réception et l'interprétation des textes consacrés à l'égalité des sexes. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la polémique au cœur de nombreux débats historiographiques : doit-on attribuer les écrits féministes qui furent publiés sous le nom de John Stuart Mill seulement au philosophe ou sont-ils le produit d'un travail conjoint, auquel cas le nom de celle qui devait devenir la femme de Mill doit désormais figurer à ses côtés ? Depuis environ quarante ans, les éditions qui mentionnent Harriet Taylor comme coauteur de ces textes sont de plus en plus fréquentes, surtout si elles comportent une sélection de textes plutôt que le seul *The Subjection of Women* (« L'asservissement des femmes »¹⁵), le texte le plus achevé et le plus réputé, cet ouvrage ayant été écrit en 1861 et publié en 1869, deux dates postérieures à la mort de Harriet Taylor. Néanmoins, pour les textes moins tardifs, comme pour *The Subjection* lui-même, de nombreux indices semblent indiquer une coopération des époux ou futurs époux. Si l'on ajoute que ces mêmes indices signalent aussi la collaboration de Taylor à d'autres ouvrages de Mill, et non des moindres, on devine la complexité de cet enjeu : il s'agit d'abord, dans le cadre des études portant sur Mill

13. S. Collini, « Introduction », *The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. XXI – Essays on Equality, Law, and Education*.

14. F. Wilson, « John Stuart Mill », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta éd., printemps 2012. En ligne : [<http://plato.stanford.edu/archives/spr2012/entries/mill/>] (consulté le 21 octobre 2013).

15. L'ouvrage a aussi été traduit sous les titres de « De l'assujettissement des femmes » ou « L'assujettissement des femmes ».

et son œuvre, de tenter de déterminer la mesure de la participation, ou influence, de Taylor. Si l'on ajoute ici que les études récentes tendent à montrer que les biographes de Mill ont longtemps sous-estimé le rôle de Taylor, précisément parce qu'elle était une femme, on voit qu'au-delà de la lecture des textes, c'est la biographie millienne elle-même qui devient un objet d'études féministes. Ainsi se trouvent entremêlées une question biographique et une critique de l'objectivité desdits biographes. En d'autres termes, refuser ou diminuer le rôle qu'aurait joué Taylor dans la conception des œuvres de Mill, notamment celles qui défendent les droits des femmes, se présente, involontairement peut-être, comme une mise en abyme de la critique millienne de l'inégalité des sexes, et apparaît par là comme une ironie de l'histoire. Il faut cependant considérer avec la même méfiance l'autre écueil interprétatif, tout aussi partisan, qui consisterait à se saisir de la biographie millienne pour construire une Harriet Taylor qui ne serait rien de moins qu'une John Stuart Mill au féminin.

Il est vrai qu'à première vue, on pourrait s'étonner que la question de l'influence de Taylor fasse débat, tout simplement parce que Mill s'est exprimé sur le sujet et que l'on pourrait finalement s'en tenir là. Le dernier texte reproduit dans le présent ouvrage, extrait de *Autobiography* est, en effet, à la fois explicite et détaillé sur la participation de Taylor à l'œuvre de son deuxième époux. Toutefois, d'autres témoignages contemporains ou études postérieures font montre de circonspection, voire de méfiance, à l'égard de la reconnaissance de Mill quant au rôle qu'aurait joué son épouse dans le progrès de sa pensée. Friedrich Hayek lui-même fait part de sa prudence face à l'engouement du philosophe pour le prétendu génie de son épouse :

Si Harriet Taylor (nous employons le nom qu'elle porta pendant la majeure partie de sa vie) était, de près ou de loin, semblable à l'image que Mill voulait en donner, il faudrait la considérer comme l'une des femmes les plus remarquables de tous les temps ; mais même si l'on s'en tient seulement à l'influence que Mill lui attribue sur son œuvre, alors, en cette fin de l'ère victorienne, elle aurait été l'une des influences les plus importantes sur l'opinion de ses contemporains. Jusqu'à ce jour pourtant, nous ne disposons que du témoignage de Mill pour nous faire une idée. Or les termes qu'il emploie pour son éloge sont si extraordinaires qu'ils ont, au lieu de convaincre, souvent donné lieu à de l'incrédulité.¹⁶

16. F. A. Hayek, *John Stuart Mill and Harriet Taylor : Their Correspondence and Subsequent Marriage*, p. 13. (« John Stuart Mill et Harriet Taylor : leur correspondance et le mariage qui s'en suivit »).

Et encore Hayek est-il plutôt, dans le contexte de son époque, un partisan de la reconnaissance de Taylor, ne serait-ce que parce que l'ouvrage qu'il publie en 1951 marque un tournant dans la controverse. Jusqu'à ce qu'il dévoile la correspondance au public, accompagnée de textes inédits de Taylor, le débat ne reposait que sur des sources secondaires : témoignages de l'entourage de Mill, opinion des descendants, avis des admirateurs, certains ayant choisi de s'en remettre entièrement à la dévotion exprimée par Mill, d'autres, dans la lignée du mépris notoire des Carlyle pour Taylor, la considérant comme insignifiante, voire la soupçonnant d'être une influence malfaisante¹⁷ sur Mill. Désormais, on dispose de certaines lettres, poèmes et articles de la main même de Taylor qui fournissent aux biographes et autres chercheurs des éléments objectifs. Hayek conclut, même s'il demeure circonspect, que l'on ne peut nier l'ascendant de Taylor et que c'est d'ailleurs « moins l'élément sentimental que l'élément rationaliste de la pensée de Mill qui fut encouragé par son influence »¹⁸. Le débat est cependant loin d'être clos : Jo Ellen Jacobs, probablement la meilleure spécialiste actuelle de Taylor, le retrace avec minutie dans son article « The lot of gifted ladies is hard »¹⁹ et montre à quel point il a déclenché les passions. Il faut attendre les années 1980 pour qu'émerge un consensus, au moins en termes de politique éditoriale, puisque se multiplient les ouvrages qui, avec le début des travaux de John M. Robson et à la suite de la pionnière Alice Rossi²⁰, proposent un regroupement des textes féministes attribués à Mill et à Taylor sous leurs deux noms. Ainsi, les deux textes majeurs des deux auteurs sur l'égalité des sexes, *The Subjection of Women* et « Enfranchisement of women » (« L'affranchissement des femmes »), et d'autres textes non publiés du vivant des auteurs sont rendus disponibles, de même qu'est indiquée la double paternité de la pensée féministe que l'on avait jusque-là attribuée exclusivement à Mill. Dans quelques pays non anglophones, des

17. La correspondance des Carlyle témoigne de leur antipathie pour Taylor. Par exemple, Jane Carlyle écrit : « La maladie de Mill, c'est les nerfs, et je suppose que Mme Taylor en est la cause principale. » (« *Mill's malady is of the nerves, and Mrs Taylor I imagine has a good deal to do with it* »), Lettre à Susan Hunter, 11 septembre 1836, *The Carlyle Letters Online* [CLO], 2007. En ligne : [<http://carlyleletters.org>] (consulté le 4 décembre 2012).
18. F. A. Hayek, *John Stuart Mill and Harriet Taylor : Their Correspondence and Subsequent Marriage*, p. 17.
19. J. E. Jacobs, « The lot of gifted ladies is hard », p. 215-247. Le titre de l'article est explicite : « Comme il est dur d'être une dame de talent ».
20. Voir A. Rossi, *Essays on Sex Equality*.

traductions sont aussi publiées qui signalent les différents auteurs. En 1991, l'édition allemande de *The Subjection*²¹ inclut même un troisième auteur, Helen Taylor, fille de Harriet Taylor, qui continua de vivre avec John Stuart Mill après la mort de sa mère et devint sa collaboratrice, notamment dans la campagne pour le droit de vote des femmes que Mill mena lorsqu'il devint député aux Communes et après son mandat. Elle prit aussi une part importante dans le courrier de John Stuart Mill au fur et à mesure qu'il vieillissait. Notre édition ne comporte toutefois pas de textes d'Helen Taylor et peu de textes écrits après la mort de Harriet Taylor, qui auraient pu recevoir son concours.

Il semble donc impensable de publier aujourd'hui une sélection des textes milliens qui dénoncent l'inégalité des sexes en omettant de signaler leur double « autorité ». Que celle-ci résulte d'une influence réciproque, de conversations préalables à l'écriture, de relectures mutuelles, d'une production commune sciemment mise en place, voire qu'elle nécessite, comme le prétend Jo Ellen Jacobs, que l'on révisé notre conception de l'identité individuelle pour y inclure la notion d'un « être collaboratif » (*collaborative self*²²), on admet généralement aujourd'hui que la relation d'Harriet Taylor et de John Stuart Mill, leurs années de vie commune, d'avril 1851 jusqu'au décès précoce de Harriet Taylor, sont à l'origine des écrits qui figurent parmi les textes fondateurs du féminisme. Il reste qu'il est difficile d'établir une fois pour toutes si Mill aurait été féministe sans Taylor. À cet égard une seule chose est certaine : Mill s'est intéressé très tôt aux droits des femmes (ce que les détracteurs de « l'autorité » de Taylor tiennent souvent pour la preuve que Mill n'aurait pas eu besoin de son épouse pour penser l'égalité des sexes), et cet intérêt est devenu de plus en plus présent dans ses œuvres au fur et à mesure de sa vie (ce que les défenseurs de la place de Taylor choisissent d'expliquer par la présence de cette dernière aux côtés de Mill). C'est notamment le point de vue de son dernier biographe en date :

Mill avait plus de soixante ans quand il révéla la pleine mesure de son féminisme, mais il défendait les droits des femmes depuis son plus jeune âge. Adolescent, il était en fort désaccord avec la position de son père, qui affirmait que les femmes n'avaient pas besoin du droit de vote ; plus tard Harriet lui avait insufflé un zèle supplémentaire en soulignant « les grandes questions morales

21. J. S. Mill, H. Taylor Mill, H. Taylor, *Die Hörigkeit der Frau*.

22. J. E. Jacobs, *The Voice of Harriet Taylor Mill*.

et sociales que soulève la cause [des femmes] ». La part des traités politiques consacrée au vote des femmes s'accrut régulièrement, passant d'une note dans « Rationale of representation » [« Les raisons de la représentation »], en 1835, à un paragraphe dans *Thoughts on Parliamentary Reform* [« Pensées sur la réforme parlementaire »], en 1859, jusqu'à un solide développement de trois pages dans le *Considerations on Representative Government* [« Considérations sur le gouvernement représentatif »] de 1861.²³

Il reste que l'on ne peut régler ici le différend entre les points de vue qui se déclinent essentiellement selon trois positions mutuellement exclusives. La première consiste à nier la participation de Taylor : Mill, aveuglé par son amour pour elle, en aurait fait un génie alors qu'elle n'était qu'un esprit médiocre. À la suite de la publication de l'ouvrage de Hayek, les tenants de cette position sont devenus plus rares car les écrits de Taylor sont là pour les contredire. Pourtant plusieurs critiques, par exemple Helmut Otto Pappé²⁴, s'en tiennent à ces positions et jugent les inédits de Taylor tout à fait quelconques, minorant même la valeur de « Enfranchisement of women ». La deuxième position peut aussi être décrite comme hostile à la reconnaissance de Taylor, mais, cette fois, l'influence de cette dernière n'est pas réduite à néant ; elle est au contraire la cause des errements de la pensée de Mill comme sa sympathie pour le socialisme voire pour le féminisme. C'est, notamment, la célèbre analyse de Gertrude Himmelfarb²⁵. Enfin, les défenseurs du troisième point de vue qui, comme Jacobs, considèrent que l'œuvre millienne, du moins la partie ayant trait à la philosophie politique, dont le féminisme fait partie intégrante, est en fait une œuvre commune. Il va sans dire que ces trois pôles ne sont que les bornes extrêmes de nombreuses positions intermédiaires.

S'il apparaît étrange qu'il ait fallu attendre la fin du XX^e siècle pour que la double « auteurité » soit, non pas unanimement, mais au moins généralement admise, la retenue de Taylor à l'époque s'explique plus facilement. Deux facteurs contextuels doivent être retenus : d'une part, le fait que la voix d'une femme était très souvent perçue comme dérisoire et pouvait desservir la cause défendue ; étant donné, en outre, la notoriété de Mill, la

23. R. Reeves, *John Stuart Mill : Victorian Firebrand*, p. 415. Le premier passage entre guillemets cite une lettre de Mill à Paulina Wright Davies, datée du 11 décembre 1869.

24. Voir H. O. Pappé, *John Stuart Mill and the Harriet Taylor Myth*, Melbourne, Melbourne University Press, 1960.

25. Voir G. Himmelfarb, *On Liberty and Liberalism*.

publication de pamphlets féministes sous le seul nom de celui-ci permettait d'assurer la crédibilité des écrits pour placer le débat critique sur le seul plan des arguments, alors même qu'une double signature revenait à prêter le flanc aux diatribes des tenants de l'infériorité intellectuelle des femmes. D'autre part, les circonstances particulières de la relation des deux auteurs qui se fréquentèrent assidûment alors que le premier époux de Harriet Taylor était encore en vie. Le parfum de scandale qui les entourait les obligeait à la discrétion, à la demande expresse de John Taylor et plus largement à cause de l'opprobre dont on accablait alors les époux infidèles. Même leur mariage en 1851 fut l'occasion de critiques émanant notamment de leur entourage le plus proche, au prétexte qu'il intervenait trop rapidement après la mort du premier époux en mai 1849. Est-ce après cette longue expérience de commérages que Harriet Taylor devint à ce point méfiante face à l'opinion qu'elle demanda à John Stuart Mill de détruire beaucoup de ses lettres après sa propre mort ? Ou était-elle déjà encline à l'anonymat comme le suggère l'un de ses premiers écrits, l'essai sur la tolérance²⁶ ? Toujours est-il que même « Enfranchisement » fut d'abord publié sous le nom de Mill. Pour qui se souvient de la sulfureuse réputation de Wollstonecraft ou garde à l'esprit les incertitudes concernant le ou les véritables auteurs de *The Appeal*²⁷, un autre texte majeur du féminisme paru en 1825, l'attitude de Taylor n'est pas une surprise. C'est bien l'objet même des écrits des Mill de dénoncer l'injustice d'une société qui ne permet ni aux femmes d'être libres ni à celles qui le désirent de devenir des « penseuses ». L'ironie du sort veut que nous continuions cependant d'analyser l'histoire du débat sur « l'auteurité » sous l'angle si millien de la condition faite aux femmes qui pensent. En effet, si les circonstances évoquées ci-dessus semblent de prime abord désuètes en ce début du XXI^e siècle, on doit admettre que ce qu'il faut bien appeler du sexisme n'a pas été étranger au débat ultérieur et

26. Hayek se contente de le nommer « An Early Essay by Harriet Taylor », voir F. A. Hayek, *John Stuart Mill and Harriet Taylor : Their Correspondence and Subsequent Marriage*, p. 275-279. Le même texte est appelé « Sources of Conformity » par Jo Ellen Jacobs, voir J. E. Jacobs éd., *The Complete Works of Harriet Taylor Mill*.
27. Le titre complet de l'ouvrage est le suivant : *Appeal of One Half the Human Race, Women, Against the Pretensions of the Other Half, Men, to Retain Them in Political, and thence in Civil and Domestic Slavery*. Il est publié en 1825 sous le seul nom de William Thompson, lequel signale sa dette à Anna Wheeler dans la préface de l'ouvrage. Ce dernier est désormais plutôt attribué à William Thompson et Anna Wheeler, dans la mesure, au moins, où l'ouvrage semble être le résultat des conversations entre Thompson et Wheeler.

affleure parfois aujourd'hui encore. Que penser d'autre, par exemple, de l'analyse proposée par Bruce Mazlich²⁸ en 1975, que commente ironiquement Jacobs dans les lignes qui suivent :

Bruce Mazlich adopte une tactique freudienne : John a choisi Harriet non pas parce qu'elle était intelligente ou provocatrice mais parce qu'elle s'appelait Harriet. Vous dites « Harriet » ? Oui parce que c'était le nom de la mère et de la sœur de John. Mazlich suggère que parce que John aimait une Harriet qui portait le même nom que la mère de John mais avait la même personnalité que son père, il pouvait ainsi « posséder non seulement sa mère mais aussi son père ».²⁹

Plus près de nous, on peut lire ce jugement malheureusement empreint des mêmes préjugés et participant de la même approche teintée de psychologie :

En vérité, l'influence de Harriet Taylor sur John Stuart Mill, n'est pas, à proprement parler, d'ordre intellectuel. Bien que Mill répète souvent qu'il n'avait fait, concernant aussi bien *De la liberté* que la partie sur l'avenir de la classe ouvrière dans les *Principes*, que traduire la « pensée noble » de son amie et épouse Harriet, à en croire même cette exagération, il est impossible d'imaginer que Mill le philosophe puisse accepter le rôle de traducteur si la pensée à traduire contredisait la sienne. [...] En revanche, sur le registre affectif, il est évident que Mill avait trouvé dans la personne de Harriet Taylor la femme providentielle (amie, épouse, et je dirais même « mère »).³⁰

Ainsi, l'influence de Taylor serait-elle tout bonnement impossible, du moins sur le plan intellectuel. Certes, dans ce dernier passage cité, le propos se nuance et propose une reconnaissance partielle du rôle joué par Taylor. Il s'agit d'affirmer (contre Himmelfarb) que Mill n'aurait pas accepté de subir une influence contraire à sa pensée. Pourquoi conclure pour autant que l'intellect n'avait rien à voir là-dedans, et ne pas déduire, au contraire, que l'influence de Taylor a pu s'exercer précisément parce que les deux époux partageaient les mêmes convictions ? Mais certains préfèrent mettre en avant le registre affectif et expliquer que l'influence de Taylor n'est due qu'au prétendu manque de maturité de Mill : l'analyse psychologisante consiste à affirmer que Mill recherchait une mère, et à tenir son soi-disant désintérêt pour la sexualité pour suspect. La relation d'Harriet Taylor et John Stuart Mill se retrouve à nouveau au cœur des accusations : tout se passe

28. Voir B. Mazlich, *James and John Stuart Mill : Father and Son in the Nineteenth Century*, New York, Basic Books, 1975.

29. J.E. Jacobs, « The lot of gifted ladies is hard », p. 230.

30. R. Chaibi, *Liberté et paternalisme chez John Stuart Mill*, p. 86.

comme s'il fallait absolument expliquer les louanges de Mill à l'égard de son épouse autrement que par la justesse de son jugement. On en vient donc inévitablement à un paradoxe : le philosophe serait trop brillant pour avoir besoin de la contribution d'une femme qui n'est en outre pas connue pour ses écrits, mais son discernement n'est pas tel qu'il pourrait lui-même juger de la valeur de cette contribution. Or, rien ne semble réellement justifier une telle défiance par rapport à Taylor ou à l'opinion que Mill a d'elle et qu'il affirme à de nombreuses reprises. Il semble plus défendable de voir dans le travail de réhabilitation d'Harriet Taylor que John Stuart Mill effectue après la mort de son épouse une stratégie délibérée : la reconnaissance de la valeur intellectuelle d'une femme participe du projet féministe par ailleurs défendu dans les essais, discours, articles et motions aux Communes. Mill est, en effet, loin de répugner à l'intervention politique que ce soit en tant qu'élu ou en tant que militant : il a sans nul doute conscience de l'estime dont il est l'objet et, par conséquent, de son influence sur la société. En d'autres termes, il sait pouvoir jouer un rôle actif dans le progrès de la cause des femmes, même s'il ne sous-estime pas les résistances. Dans cette perspective, Mill, en témoignant de la possibilité d'une relation conjugale entre deux égaux, d'un enrichissement mutuel qui correspond à ses yeux à l'essence même du mariage, comme il l'exprime notamment dans sa déclaration préalable à son mariage « Statement on marriage » (voir dans l'anthologie « Déclaration de John Stuart Mill à l'occasion de son mariage avec Harriet Taylor »), se sert de son expérience comme d'un modèle de relation égalitaire.

Il serait néanmoins malvenu de balayer le débat sur l'auteurité d'un revers de main. Il ne semble pas illégitime de s'interroger sur l'objectivité que peut avoir un homme face à la femme de sa vie, même après son veuvage. Mais inversement, conclure systématiquement que tout éloge de Taylor est nécessairement infondé n'apparaît pas justifié. On peut aussi s'arrêter sur la nature du projet autobiographique millien, qui se veut être celui d'une autobiographie intellectuelle qui laisse délibérément le reste de l'histoire de la vie de Mill dans l'ombre. Plus généralement, les études littéraires ont mis au jour l'ambiguïté du genre autobiographique qui, sous couvert de fidélité aux faits, demeure forcément une mise en intrigue. Il est donc évident que les enjeux biographiques sont très complexes et invalident une position aussi simpliste que celle qui consiste à décrire la démesure dont Mill ferait preuve lorsqu'il évoque son épouse et à l'attribuer à son aveuglement amoureux. Michèle Le Dœuff a longuement et magistralement analysé la stratégie à l'œuvre dans une telle approche, en distinguant au

demeurant entre le traitement réservé à Mill (et à Taylor) dans la sphère francophone et le monde anglophone. Selon elle, il y a trois Mill en France. Le premier est l'auteur de lectures convenables (*On Liberty, Considerations on Representative Government* [« Considérations sur le gouvernement représentatif »]); le deuxième, moins connu, est l'auteur de *The Subjection*, œuvre mineure mais néanmoins toujours convenable; et enfin, le troisième Mill, qui a écrit *The Subjection* des années après que sa compagne eut écrit « Enfranchisement », et qui affirme en outre que celle-ci aurait contribué aux chefs-d'œuvre de philosophie politique :

Loin d'être offerts ensemble, de sorte que chacun-e puisse choisir, ces trois Mill s'ordonnent selon un système d'occultation non réciproque. M₁ est construit par l'occultation de M₂ et M₃; vous ne soupçonneriez pas l'existence de ceux-ci en ingurgitant le stock d'idées relevant de M₁; pour que soit constitué un Mill acceptable, il faut enlever au rasoir M₂ et M₃ car un père fondateur doit *ne pas s'être intéressé à la liberté des femmes et ne pas reconnaître une dette vis-à-vis de la sienne*. M₂ à son tour est constitué grâce à l'occultation de M₃, car l'idée qu'il existe un « féminisme au masculin » tient mal quand on s'aperçoit que celui de Mill – telle sera ma lecture – est une version appauvrie de, ou un mode de résistance à, celui de Harriet Taylor.³¹

Comme nous l'avons déjà indiqué, le monde anglophone accepte plus facilement de faire le lien entre la pensée politique « généraliste » et les écrits sur l'égalité des sexes de Mill, même si d'après Le Dœuff, « M₃ » est aussi rejeté. Avant de revenir sur la critique de cette dernière, qui fait écho à d'autres positions du même ordre parmi les spécialistes des études féministes, quelques mots pour conclure sur la polémique.

Mill a reconnu publiquement sa dette envers Taylor, dans une autobiographie qui a, justement, pour origine explicite un « désir de reconnaître ce que [son] développement intellectuel et moral doit à d'autres personnes dont certaines ont acquis un grand renom, d'autres sont moins connues qu'elles ne le méritent ou, pour celle à qui [il] doit le plus, n'a pas eu l'occasion de se faire connaître du monde »³². Il fut ainsi l'un des rares auteurs de l'époque à admettre la participation d'une femme à l'élaboration de sa pensée³³, ce qui constitue en soi un acte féministe qu'il faut pleinement admettre plutôt que

31. M. Le Dœuff, *Le sexe du savoir*, p. 314.

32. J.S. Mill, *The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. I – Autobiography and Literary Essays*, p. 5.

33. Voir S. Groag Bell, « The Feminization of John Stuart Mill », p. 81-92.

de tenter d'en réduire la portée en l'assimilant à un aveuglement amoureux. Ce témoignage reflète, en outre, l'idéal d'une relation homme-femme conçue comme la relation de deux égaux, que les deux auteurs appellent souvent de leurs vœux dans leurs écrits, comme en témoignent les textes rassemblés ci-dessous. Enfin, Mill souligne surtout la supériorité que possède son épouse quand il s'agit de penser le monde de la pratique (par opposition à la spéculation abstraite) ; or, c'est bien la rencontre avec cette dernière qui semble lui avoir permis de prendre la mesure de l'oppression concrète qui frappait les femmes. Par exemple, les deux textes sur le mariage (voir dans l'anthologie « Du mariage [1] » et « Du mariage [2] »), particulièrement celui de Taylor (« Du mariage [2] »), laissent entendre toute la dimension personnelle que prit soudain, dans la vie des deux jeunes adultes, l'interdiction de divorcer. Il nous semble donc que Taylor, en tant que femme, a pu transmettre à Mill une conscience accrue de l'inégalité des sexes, de l'état de subordination des femmes, voire de la violence qui s'exerce sur l'individu ainsi assujéti. Si tel est le cas, il est bien normal de considérer que l'exigence de liberté formulée dans *On Liberty*, notamment, doit beaucoup à une collaboration du couple. Il ne s'agit pas pour autant de réduire le rôle de Taylor à celui d'une initiatrice au réel, ce qui reviendrait à nier à notre tour l'influence intellectuelle de Taylor. Capaldi, dans sa remarquable « biographie intellectuelle », propose une autre généalogie du lien entre Taylor et *On Liberty*, basée, elle, sur la comparaison avec l'essai sur la tolérance qu'écrivit Taylor, alors qu'elle est encore une toute jeune femme³⁴. D'après Capaldi, en effet, « Mill commença cet essai [*On Liberty*] en retournant à l'essai sur la tolérance qu'Harriet Taylor avait écrit plus tôt et il exposa tous les thèmes qui avaient été si importants à leurs yeux, compte tenu particulièrement de leur lecture de Humboldt »³⁵. Cet essai ne fait pas partie de notre sélection parce qu'il ne traite pas directement de la question des femmes. Nous en proposons néanmoins ce court extrait afin d'aller dans le sens l'analyse de Capaldi.

Il y a plus de deux cent ans, Cecil a dit « personne parmi nous ne cultive suffisamment la tendresse et la sympathie : on n'est ni assez gentil, ni assez doux, ni

34. Voir note 26 : F. A. Hayek éd., *John Stuart Mill and Harriet Taylor : Their Correspondence and Subsequent Marriage*.

35. N. Capaldi, *John Stuart Mill : A Biography*, p. 266. La même généalogie est mise en avant par Jo Ellen Jacobs qui signale que l'essai préfigure particulièrement l'éloge de l'excentricité que contient *On Liberty*, voir J. E. Jacobs éd., *The Complete Works of Harriet Taylor Mill*.

assez patient ou clément ». Depuis deux siècles, nous avons connu de nombreux progrès et avancées, pourtant, si l'auteur de ces mots « revenait ainsi revoir les clairs de lune »³⁶, il trouverait que la tolérance en est au même point que lors de son départ : sa délicate complainte s'applique tout autant aujourd'hui qu'à l'époque des puritains aux visages durs et aux cœurs froids. Notre manque d'indulgence a changé d'objet mais reste aussi fort. L'origine de toute intolérance, l'esprit de conformité, est encore vivace et tant qu'il ne sera pas détruit, la jalousie, la haine et l'inclémence et les hypocrisies corollaires ne disparaîtront pas non plus. Qu'il s'agisse de conformisme religieux, politique, moral ou social, l'esprit est le même ; le conformisme, sous toutes ses formes, est hostile au caractère individuel. Il est très rare qu'un caractère individuel, si tant est qu'il en existe, puisse s'exprimer ouvertement sur des questions importantes, et il en sera ainsi tant que perdurera une norme établie par la multitude d'esprits indolents et gardée par l'opinion, constituée, à la manière des faisceaux romains, d'éléments qui, pris isolément, sont les brindilles les plus fragiles, mais qui forment, une fois réunis, une masse à laquelle on ne peut résister impunément.

Ce que l'on appelle l'opinion de la société est un pouvoir fantôme, mais les fantômes exercent souvent plus d'ascendant sur les esprits irréfléchis que tous les arguments de chair et d'os qu'on peut leur opposer. Les nombreux faibles, les esprits avachis, s'associent contre les quelques forts pour punir la moindre manifestation d'indépendance intellectuelle. Un seul remède : rendre chacun suffisamment fort pour qu'il se tienne debout, car celui qui a connu le plaisir de l'autonomie ne risque pas de retomber dans la servilité. Laissons les gens croire pour l'instant que leur dirigeant est effectivement un fantôme. La prochaine étape consiste à cesser tout simplement d'être dirigé ; chaque esprit se dirigera lui-même à la lumière de toute la connaissance dont il sera capable et de l'expérience impartiale.³⁷

Harriet Taylor livre ici une analyse très proche d'une thèse centrale de la pensée de John Stuart Mill, puisqu'elle dénonce la conformité comme l'ennemi du caractère individuel et érige l'autonomie au rang de rempart à la fois contre la tentation hégémonique de la médiocrité de « la masse » et contre l'annihilation de l'individualité qui surviendrait si l'esprit de conformité venait à régner en maître absolu. Elle considère que la conformité maintient la société dans un état de servilité et constitue le principal

36. W. Shakespeare, *Hamlet*, I, 4, « *What may this mean, That thou, dead corse, again in complete steel Revisit'st thus the glimpses of the moon...* » (« Pourquoi toi, corps mort, viens-tu tout couvert d'acier, revoir ainsi les clairs de lune... »).

37. F.A. Hayek éd., *John Stuart Mill and Harriet Taylor : Their Correspondence and Subsequent Marriage*, p. 275-276.

obstacle au progrès, pourtant en marche, qui est assimilé ici à une émancipation de l'individu face au pouvoir. Le parallèle avec l'inquiétude millienne de voir la médiocrité devenir despotique sous le règne de la majorité dans un cadre démocratique est manifeste. Une autre similitude avec l'approche millienne réside dans le fait que la situation particulière des femmes semble toujours englobée dans la dénonciation, plus générale, de l'absence d'autonomie individuelle. Dans l'extrait ci-dessus par exemple, l'individu opprimé par la médiocrité conformiste évoque tout particulièrement le cas des femmes bien souvent réduites à l'impossibilité de « s'exprimer ouvertement sur des questions importantes » par la menace de l'opprobre. Dès lors, on peut accorder un certain crédit à l'idée que la collaboration avec Taylor a joué un rôle dans la place centrale qui sera de plus en plus accordée à la préservation de l'autonomie de l'individu face à la masse.